

Les femmes et le savoir – *L'Arte della Gioia*

Pierre Naveau

DANS **LA CAUSE DU DÉSIR 2019/3 N° 103**, PAGES 42 À 46
ÉDITIONS **L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE**

ISSN 2258-8051

ISBN 9782374710235

DOI 10.3917/lcdd.103.0042

Date de mise en ligne : 28/11/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2019-3-page-42?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PIERRE NAVEAU LES FEMMES ET LE SAVOIR – L'ARTE DELLA GIOIA¹

La joie de la trouvaille

De quelle manière le rapport, qu'ont, avec le savoir, les femmes qui ont pris la décision d'en passer par cette expérience de parole qu'est une analyse, se modifie-t-il? Quels sont les événements qui, parvenant à s'articuler en « un dire »², provoquent le passage, chez ces femmes, d'une certaine tristesse à une façon d'en arriver à une relation, plutôt *joyeuse*, à un savoir à découvrir?

Cette sorte de savoir ne vient à exister qu'en osant dire à un analyste³ ce qui, n'étant pas su, ne se dit pas. Une telle « découverte » n'est pas sans lien, du même coup, avec *l'invention de la langue symptomatique*, c'est-à-dire singulière, intime, subtile, secrète, que chacune de ces femmes en analyse se met à parler. Et cela, étonnamment, au fur et à mesure de leur avancée sur un chemin dont, certes, les inévitables embûches, de « faux-pas » (Freud) en « bévues » (Lacan), sont imprévisibles. Il y a là un pays inconnu qui reste encore à explorer, où *l'art de la trouvaille* se révèle, en fin de compte, être un *art de la joie*.

I – Qu'en sais-je?

Dès l'instant où l'on se propose de parler d'un sujet tel que celui-ci : « Des femmes en analyse », il est impossible de ne pas marquer un temps d'arrêt et de ne pas se poser cette simple question : *Qu'en sais-je?* Le « je » du « Qu'en sais-je? » est en effet renvoyé à l'énigme à laquelle ce « je » se heurte alors. Car, au fond, la première et peut-être seule chose que je peux dire à ce sujet, c'est que, dans la mesure même où je suis un homme, eh bien, sur ce point, je ne puis que donner ma langue au chat. Il y a un trou dans le savoir, un *Je ne sais pas*. Une femme en analyse – je ne sais pas *ce que c'est*. Je n'ai, là-dessus, aucun savoir. Lacan conclut son vingtième Séminaire en laissant entendre que croire que l'on a un certain savoir sur les femmes n'est pas le signe de l'amour⁴.

Il a montré l'exemple. S'interrogeant sur sa relation, dans un même mouvement, et à la femme et à la vérité, il indique qu'à ce sujet, le savoir lui manque⁵. Il peut dire, en substance, que c'est dans cette mesure-là que les femmes, il les aime et que, par conséquent, il peut être supposé les aimer. Il se trouve en effet, dit-il alors, que, *par accident, il a du goût aussi bien pour la femme que pour la vérité*⁶. Il donne cette indication,

Pierre Naveau est psychanalyste, AME de l'École de la Cause freudienne.

Texte d'orientation publié dans sa version longue sur le blog des Journées 49, disponible sur internet.

1. Sapiaenza G., *L'Art de la Joie*, texte établi par Angelo Maria Pellegrino, traduction de Nathalie Castagné, Paris, Ed. Viviane Hamy, 2005.
2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 69.
3. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 108.
4. Cf. *ibid.*, p. 133.
5. Cf. *ibid.*, p. 108.
6. *Ibid.*

alors même qu'il est en train de parler de... la parole. Et, plus précisément, du rapport entre la parole et le savoir.

Reprenons, dans le détail, le propos de Lacan.

La coupure inscrite par l'acte de dire

Une femme en analyse, ou qui en est passée par une telle expérience, peut, elle, en parler. Elle en sait quelque chose de *ce que c'est*, du *quod est* ou du *τό τι ἔστιν*. La question dont Lacan se saisit, au moment où il en vient à parler de sa manière d'aborder la femme et la vérité, est celle du rapport entre la parole et le savoir. Être en analyse, c'est parler à quelqu'un. Cette expérience consiste, le temps que dure la traversée d'une telle épreuve, à découvrir en effet que *parler* implique, en soi, le fait de *parler à* (même s'il arrive que cet autre à qui l'on parle soit tout simplement soi-même !). Ainsi, en ce point, un paradoxe se rencontre-t-il. Quand je parle, c'est à *un autre* que je parle, mais, là d'où je me fais entendre, d'où, de cet autre, je veux être entendu, je suis pourtant *seul*.

Au cœur de ce que le linguiste appelle : « l'acte d'énonciation », je suis absolument seul, de telle sorte qu'il arrive que j'en sois effrayé et que, n'ayant d'autre recours, je m'en tienne à retenir l'élan de ma voix, à étouffer le souffle de ma parole et à me taire. Aussi la question se pose-t-elle à l'instant où je parle : « Est-ce que *je sais*, à cet instant-là, que c'est à un autre que je parle et que, cependant, je reste, à l'origine de mon énonciation, radicalement seul ? »

Bref, je parle, je discute, je bavarde, je disserte, j'argumente, je me dispute avec un autre. Mais, jusqu'à quel point ce ne serait pas avec moi-même que se poursuivrait ce semblant de soi-disant dialogue ?

Jouir de parler n'implique-t-il pas un *se jouir* de la parole⁸ qui prend sa source dans un corps *jouissant* par l'intermédiaire de la voix et de ce que, de ce fait, Lacan a appelé *la pulsion invocante*? Il me semble en effet important d'avoir à l'esprit qu'il y a quelque chose de pulsionnel et, par là-même, d'auto-érotique dans la parole. Mais alors le dialogue n'est-il pas ainsi poussé à choir et à être entraîné dans le tourbillon du monologue ?

La rupture entre la parole et le savoir

Lacan fait part de ce que *l'os de son enseignement est que la psychanalyse énonce que je parle sans le savoir*⁹. Il précise, à cet égard, qu'en ce qui concerne le « je » qui est alors en question, il convient de dire que « je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir »¹⁰. Pour ajouter tout aussitôt : « je dis donc toujours plus que je n'en sais »¹¹. Ce « donc », qui est destiné à indiquer que dire *plus* que je n'en sais découle du fait de

7. Cf. *ibid.*, p. 33.

8. Cf. *ibid.*, p. 26.

9. Cf. *ibid.*, p. 108.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

parler avec son corps, et ceci *sans que je le sache*, surprend. C'est pourquoi, il me semble opportun de reprendre ces trois phrases en prenant garde au fait que le « je » dont il s'agit est le « je » dont il est justement question dans le discours analytique : « Ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe »¹².

Première phrase – « Je parle [...] sans le savoir »

À quoi le « le » se rapporte-t-il? Est-ce au fait même que je parle? Au moment où je parle, c'est en effet sans savoir que je suis en train de parler que j'enchaîne les mots que je prononce les uns à la suite des autres. Si c'est bien ce qu'il veut dire, Lacan ne fait-il pas entendre par là qu'il y a un hiatus entre l'acte de parler et le fait de savoir, c'est-à-dire de « réaliser » que l'on parle? Ainsi Lacan met-il d'emblée l'accent sur *l'événement* qui, alors, se produit : l'acte de l'énonciation en tant que tel échappe à la « saisie », à la « prise » d'aucun savoir.

Deuxième phrase – « Je parle avec mon corps et ceci, sans le savoir »

Mon corps est le moyen dont la parole se sert pour se faire entendre de l'autre à qui je parle. Et cela, en fonction des variations relatives à sa sonorité, son intensité et sa tonalité; en fait, selon les changements qui adviennent dans sa matérialité même – dans ce « motérialisme », a pu dire une fois Lacan¹³. Tel est en effet « le mystère du corps parlant », expression que J.-A. Miller a extraite de la page 118 du vingtième Séminaire de Lacan.

Troisième phrase – La parole, toujours, excède le savoir

« Je dis donc toujours plus que je n'en sais », a dit très exactement Lacan¹⁴. Autrement dit, a-t-il précisé, « à qui sait m'entendre, j'en dis toujours plus que ce que je dis – ou que ce que je crois dire »¹⁵. Encore faut-il, par conséquent, que s'ouvre, à l'horizon du *dire* en quelque sorte, la perspective de *la présence* d'un autre qui sache entendre ce qu'il en est des divers *dits* du sujet en analyse. Lacan fait ici résonner un « À bon entendeur salut! ».

C'est en ce point, en effet, qu'une place *s'offre* à l'analyste éventuel qui peut alors la prendre, ou non, cette place, dès lors que *la demande* lui en est faite.

D'une part, je déduis, de cette façon de lire les trois phrases de Lacan que, lorsque je parle, le « je » du « je parle » s'articule, selon la modalité de la contingence, au « je » d'un « je ne sais pas ». Et, d'autre part, c'est cela l'essentiel, je remarque que Lacan en est venu à s'interroger sur le rapport entre la parole et le savoir au moment même où il se risque à faire part de *son désir de parler des femmes*. En d'autres termes, il ne fait ce pas qu'en évoquant la position de celles d'entre elles qui, prisonnières de l'imbroglie

12. *Ibid.*

13. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La Cause du Désir*, n° 95, 2017, p. 13.

14. Lacan J., *Encore, op. cit.*, p. 108.

15. Cf. *Ibid.*, p. 108-109.

des liens existants entre ce que l'on n'ose pas dire (ou se dire) et ce que l'on se refuse à savoir (ou à s'avouer, dirait Michel Foucault), ont choisi de *vivre* l'expérience d'une psychanalyse.

La solitude du *parlêtre*

Lacan invite à ne pas oublier que, relativement à l'écart qui divise le « je », en tant que « sujet du verbe », entre le « je » du *je parle* et le « je » du *je ne sais pas*, le « je » du *je ne sais pas* est *le seul* à le savoir – qu'il ne sait pas. Pourquoi convient-il de ne pas oublier cela ? Parce que, affirme alors Lacan, *la solitude de l'être parlant vient essentiellement de là*¹⁶. Ainsi *la solitude* dans laquelle tombe alors le *parlêtre* est-elle attribuée par Lacan, d'un côté, au fait que l'on est seul dans le mouvement de son énonciation à l'instant où l'on prend la parole, et, d'un autre côté, non seulement au fait que l'on est seul à le savoir, mais surtout au fait que *l'on est alors seul à savoir que l'on ne sait pas*.

L'invention de la psychanalyse se déduit de l'articulation de la fonction de la parole à la structure du langage, qui comporte, en elle-même, un certain rapport au champ des savoirs. L'irruption historique d'une telle invention est à resituer au niveau de cette déduction. Ainsi peut-on saisir la raison pour laquelle Lacan, parvenu à cette mise en lumière de la solitude qu'implique l'écart entre un *Je parle* et un *Je ne sais pas*, livre alors, à son auditoire sans aucun doute surpris, une confidence. Il confie son « embarras »¹⁷.

L'embarras de Lacan quant au savoir

Il ne sait pas y faire, confie-t-il, aussi bien avec la vérité qu'avec la femme, étant donné que, *pour l'homme, ajoute-t-il alors, la vérité et la femme, c'est la même chose*¹⁸. En d'autres termes, reconnaît-il, il ne sait pas comment s'y prendre avec l'une comme avec l'autre. « Ça fait le même embarras », en arrive-t-il à dire¹⁹. Il se heurte sur ce point, si l'on peut s'aventurer à en inférer cela, à la barre de la division entre le *Je parle* et le *Je ne sais pas*.

Comment parler de ce que l'on ne sait pas ? Certes, Lacan, se voit ainsi (à lui-même) le chemin, qui le mènerait vers ce qu'il y a à découvrir, être barré. L'embarras, qui alors l'affecte, fait qu'il marque le pas. Mais confier son embarras n'est pas avouer une faute. Cette confidence ne l'attriste pas pour autant. Une telle rupture dans le savoir, Lacan la dénomme « discordance »²⁰. Il s'agit, dès lors, de « danser », si je puis dire, avec ce discord, cette déchirure, cette disjonction, qui renvoie le sujet à sa solitude fondamentale. Et cela, non sans une certaine joie.

Pourquoi ? Parce que, cette solitude du *Je ne sais pas* au moment où *Je parle*, « non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence »²¹. Prendre la parole puis, quand la barre se met en travers du chemin sur lequel l'on s'avance *seul* jusqu'à en être plongé dans l'embarras, prendre la plume, afin de, cette barre, s'en

16. Cf. *ibid.*, p. 109. – 17. *Ibid.*, p. 108. – 18. Cf. *ibid.* – 19. *Ibid.* – 20. *Ibid.*, p. 109. – 21. *Ibid.*

saisir et lui donner son élan dans *ce qui s'écrit* – alors la barre, qui, en soi, est Une, se fait flèche vers ce qui est Autre!

II – Le rapport entre la parole et le savoir chez des femmes en analyse²²

Dès lors que l'on s'interroge à propos du rapport que les femmes ont avec le savoir, l'on se heurte à une sorte de mur qui interdit le passage au-delà. La seule manière d'essayer de savoir faire avec cet « obstacle », peut-être infranchissable, n'est-elle pas alors de se référer à ce que certaines d'entre elles ont dit ou écrit en tournant autour de leur analyse? Ces sujets féminins prennent appui sur le récit qu'elles en extraient à l'occasion d'une traversée que Lacan a appelée « la passe ».

Un pas est franchi à partir du moment où, apprenant quelque chose de nouveau, une femme en analyse ose se situer au joint même du « point de rupture » entre la parole et le savoir et où, tout à coup, *se dit alors ce qui ne se sait pas*. Il y faut, c'est sûr, l'appui de ce qu'entend l'analyste et le coup de pouce dont son silence, ne serait-ce que d'un ou de quelques mots, se rompt et se ponctue.

Pour conclure – *Gioia versus Tristitia*

Une seule chose! S'il est question de la joie comme d'un « art » et de la tristesse en tant que « péché », voire en tant que « faute morale »²³, c'est parce que c'est précisément le rapport au savoir qui est en cause et s'inscrit comme étant incontournable. Rester prisonnières de la passion de l'ignorance aurait été, pour ces femmes arrivées au bout de leur analyse, insupportable. Ainsi se sont-elles écartées de la tentation du mutisme et de la disparition. Car, en ce qui concerne le savoir, une femme demeure, y compris pour elle-même, une énigme indéchiffrable, c'est-à-dire ce qui, par nature, *ne se sait pas*. Seules peuvent se dire, selon le mode d'un *mi-dire*, des bribes de savoir extraites, brin par brin, d'un bouquet de fleurs qui plongent leurs racines dans le réel d'une jouissance à nulle autre pareille²⁴. Ladite « jouissance » ne peut savoir de quoi sont faites et sa substance et sa texture. C'est là chose impossible; mais aussi est-ce par là-même une chance.

22. Par rapport à sa version originale (disponible sur internet), cette partie est raccourcie du fait que deux commentaires de témoignages d'AE n'ont pas été gardés, afin de ne pas dévoiler ce qui aurait été trop « intime » pour deux analystes de l'École. Le voile a pris cette forme-là – celle d'une soustraction [NDA].

23. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 526.

24. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 89.